

FIDEI DONUM, TEMOIGNAGE D'UN TRES LONG SEJOUR

Père Benoît Hagenimana
Session Échange, mars 2021

Je m'appelle Benoît H. Je suis prêtre diocésain depuis août 1989, et en séjour en France depuis août 1991. Ce long séjour je l'ai passé dans deux diocèses, à Toulouse d'abord où j'ai vécu 12 ans, de 1991 à fin 2003, et à Créteil où je suis depuis 2007. Entre les deux séjours, je suis retourné au Rwanda pour un ministère pastoral de 3 ans à Butare, mon diocèse d'origine. Mon récit s'articule sur trois périodes de ma vie : en tant que prêtre-étudiant d'abord, puis lors d'un premier contrat fidei donum suivi d'un deuxième contrat en cours depuis 14 ans.

Les années-choc et d'étonnement : Prêtre-étudiant

D'août 1991 à septembre 1997, la mission confiée par mon évêque était de poursuivre des études universitaires tout en rendant service le week-end en paroisse, si le diocèse d'accueil me le demandait. Pour tout dire, ces années furent remplies de surprises et de premiers chocs culturels salutaires !

En tant que prêtre-étudiant, j'étais aux petits soins de confrères Français qui m'hébergeaient à la maison diocésaine dans un foyer d'étudiants. On priait ensemble, on partageait les repas. On m'apprenait tout, y compris comment m'habiller ou couper le fromage correctement.

Durant ces années d'adaptation je fus beaucoup soutenu par un couple de laïcs engagés dans leur paroisse et à la paroisse universitaire. Chez eux je pouvais raconter ce qui me surprenait, me faisait peur ou me bouleversait. A l'époque, il s'agit de la gestion du temps, de la nourriture, des soucis liés à la reprise des études, de ma santé surtout en hiver ; bref ils étaient et restent une oreille attentive et amicale pour moi.

Puis vinrent les premiers chocs. Je vis le premier lors de la semaine missionnaire mondiale. J'avais été invité à venir témoigner à une messe paroissiale de l'évangélisation au Rwanda. Et je n'y suis pas allé de main morte ! Je leur ai servi une homélie de 25 minutes, au point que le diacre concélébrant est venu me dire d'arrêter parce que ça prenait trop de temps. J'avais fait ma première homélie africaine, avec passion et une grande fierté, et je voulais leur dire la joie que nous avons eue à accueillir l'Évangile chez nous. Pour eux j'avais été trop long, mais j'ai cru un instant qu'ils ne voulaient pas partager cette histoire. Risque d'incompréhension....

Autre choc, lié aux fêtes liturgiques lui aussi. Nous sommes à la Toussaint et un prêtre âgé m'avait invité à venir lui donner un coup de main dans une église de campagne. Tout se passe normalement – l'homélie est raisonnable-, mais l'on me dit qu'à l'issue de la messe : « il faut conduire les fidèles en procession jusqu'au cimetière et bénir les tombes ». Je réagis et m'étonne en disant : « mais la Toussaint n'est pas à confondre avec la prière pour les défunts ». Et on me répond : « écoutez, mon père, ici on fait comme ça ; vous nous suivrez ! » J'en étais malade..., et cette fois-ci c'était leur foi qui me choquait. Je me rappelais alors qu'avant de venir en France, j'avais lu que les Français étaient sécularisés.

Cela et d'autres préjugés relatifs à la manière de prier ou de célébrer s'accumulaient en moi mais restaient intérieurs, non-formulés. Ils étaient quand même atténués par l'amitié et la compréhension dont je bénéficiais à la maison diocésaine, auprès de mes collègues étudiants et de la famille qui m'avait presque adopté.

Je suis sorti de cette mentalité lorsque, par la force des choses, j'ai accepté de recevoir de l'aide. En fait, durant les 3 premières années, j'avais le sentiment de représenter quelqu'un de neuf, venu de loin pour célébrer des messes le week-end parce que le diocèse manquait de prêtres. Pour accompagner les scouts parce qu'il n'y avait pas suffisamment de jeunes prêtres pour le faire. Pour animer le groupe des étudiants à la paroisse, pour..., pour... Je devenais presque irremplaçable !

Puis vint avril 1994, et les 100 jours du génocide au Rwanda. Moment tragique où dans le désarroi le plus total, tant et tant de personnes autour de moi m'ont pris en charge, comme un prêtre certes, mais aussi comme un être humain qui a besoin de compassion et d'aide de toute sorte pour ne pas sombrer. Et je me suis laissé faire. J'ai accepté l'aide qu'on m'offrait, et là j'ai pu mesurer la foi en actes de ceux avec qui j'étais entré en relation jusque-là. J'avais l'impression d'être devenu enfin adulte !

Les années de solitude et de sollicitude : 1997-2003 : premier contrat

Puisque j'étais adulte, on pouvait me confier des responsabilités. J'avais terminé tant bien que mal les études de Biologie que je faisais à l'université de Toulouse, mais à l'époque je ne pouvais pas rentrer enseigner à Butare. En concertation avec mon évêque de l'époque, l'archevêque de Toulouse me nomma curé de paroisse.

Un très beau moment qui m'a permis découvrir ce que signifie le ministère pastoral d'un prêtre. Les débuts furent évidemment laborieux et difficiles. D'abord à cause de la solitude. Jusque-là je n'avais jamais habité seul. Il a fallu pourtant habiter un presbytère de 5 pièces, avec la peur de déprimer à chaque entrée en hiver. Et puis, je devais affronter un mélange de sentiments d'oisiveté et d'éparpillement dû à l'absence d'un projet pastoral clairement défini dans le doyenné où j'avais été nommé. Mais là aussi, ce sont les fidèles et les gens que je rencontrais au quotidien qui m'ont appris à les servir. En accueillant d'abord l'amitié qui m'était offerte. Puis en acceptant d'être sollicité parmi les éducateurs de l'école foot de la commune. Là j'ai pu rencontrer les enfants autrement qu'au KT, des amis éducateurs, des familles qui me rappelèrent que le prêtre est certes un homme de Dieu, mais aussi l'homme de tous. Des pratiquants réguliers et des non-pratiquants ! Et j'appris à savoir écouter davantage. Une écoute qui engendra en moi plus de confiance aux membres de la communauté paroissiale dont j'étais le curé, mais aussi une confiance nourrie d'échange d'expériences avec les confrères prêtres de mon doyenné.

Et petit à petit, je trouvai ma place :

Et je commençais un chemin de déconstruction des clichés qui me fournissaient de fausses sécurités durant mes premières années :

Je me mis à dédramatiser l'opposition blancs/noirs (eux-nous) qui me servait d'alibi. A Regarder honnêtement l'Eglise de France, sans la juger en fonction des foules qui pratiquent ou non. A Renoncer à transposer des essais pastoraux ou liturgiques d'Afrique dans ma manière de conduire la communauté (chants rythmés, obligation des parents KT ou demandant le BTM à pratiquer). L'accueil prit en moi le dessus sur le jugement des personnes.

Bref, en respectant les modes de vie de ceux qui m'ont accueilli ainsi que le cheminement de chaque personne, je trouvais petit à petit ma place ! Et je m'engageais davantage dans une vie d'amitié et de collaboration avec les prêtres du presbyterium diocésain :

- En allant régulièrement aux réunions du presbyterium,
- En m'inscrivant dans une relation de confiance avec l'un ou l'autre, en vue de faire révision de vie, sortir une journée dans les Pyrénées ; un restaurant ensemble de temps en temps. Pour partager la parole et grandir en amitié

Je bâtis ainsi ma pratique pastorale autour du dialogue : un dialogue concret et enrichissant sur le terrain de foot où je rencontrais ceux qui ne venaient pas forcément à l'église, un dialogue pastoral lors de la préparation des sacrements ou des obsèques. Un dialogue simple et fraternel avec les paroissiens de tout bord, chez moi ou chez eux, peu importe, faisant confiance à l'Esprit Saint qui me précédait sur le chemin de la rencontre. Durant 6 ans je fus un prêtre heureux, puis mon contrat toucha à sa fin et je rentrais avec ce bonheur et plein de dynamisme dans mon diocèse d'origine, peu après Noël 2003.

Un deuxième contrat qui court depuis 14 ans : Créteil, 2007-2021

Après 3 ans de service pastoral dans mon diocèse, je revins en France avec un deuxième contrat Fidei donum. En revenant, j'avais en tête ce proverbe rwandais qui dit : « Prends soin de ton hôte durant 2 jours, et au 3^{ème} jour donne-lui une houe ». Pour travailler la terre...et contribuer à faire vivre la famille dont il est devenu un des membres !

Pour ce 2^{ème} contrat, je fus accueilli dans le diocèse de Créteil pour labourer le terrain pastoral en banlieue parisienne. L'évêque avait visité mon pays durant les années de reconstruction après le génocide. Il avait rencontré l'évêque de Butare. Cela a facilité mon accueil. Mais, là aussi, deux couples amis, dont une famille de diacres y a veillé. Mes années toulousaines m'avaient ouvert aux défis de l'évangélisation que porte l'Eglise de France, et les autorités diocésaines de Créteil savaient que j'avais cette expérience. Très vite, on me nomma donc curé de paroisse, puis doyen trois ans après, et enfin Vicaire épiscopal depuis 2013.

Mon engagement actuel au sein du presbyterium de Créteil se vit au rythme des orientations diocésaines et avec mon savoir-faire personnel qui me permet de prendre quelques initiatives :

- Avec humilité : dans la conscience que l'Eglise que je sers à plus de 2000 ans et que son avenir dépend de l'Esprit Saint qui la guide. Donc pas de préjugés ni de prétention sur ce que je peux réussir ou ne pas réussir...
- Dans le souci de proposer plutôt que d'imposer la foi. Les solutions toutes faites ne fonctionnent pas en banlieue, nulle part d'ailleurs, j'apprends à rejoindre les gens comme ils sont et là où ils en sont, et nous partageons ce qu'ils en vivent à la lumière de l'Evangile (quand c'est possible)
- Je ne suis pas seul et je n'agis pas seul. Je suis conscient que la mission est confiée à tous les baptisés, comme on aime le rappeler à Créteil. C'est sur un chemin synodal que je suis engagé, avec les confrères prêtres, beaucoup de diacres et de laïcs en mission ecclésiale. Chacun encourage l'autre à donner le témoignage de l'Espérance qui nous habite.
- Et mon espérance à moi, maintenant que je vais plutôt vers la fin de mon contrat « fidei donum », c'est d'avoir engendré quelques personnes dans la foi, ici, comme je l'aurai fait dans mon diocèse d'origine. Car, ce que je vis n'est pas toujours de cet ordre. Et cette espérance est fragile ! Je fais souvent du service social de la religion : je célèbre des messes, je baptise peu maintenant, j'enterre beaucoup, je fais quelques mariages, et ces gestes peuvent occuper le temps que je consacre peu à rencontrer les hommes et les femmes dans la cité. C'est un combat d'annoncer l'Evangile du salut, de l'offrir comme un cadeau aux hommes et aux femmes qui l'attendent, en se faisant proche d'eux par la visite et l'encouragement. Je ne trouve pas le temps et peut-être le courage aussi de faire ainsi. C'est pourtant cela qui est

attendu et qui témoigne de l'amour du Christ au milieu des hommes. J'ai peur de n'avoir pas réussi à en faire un style de vie dans ma mission, mais j'ai appris que c'est essentiel !

Pour conclure

De cette longue expérience, je garde quelques leçons pour moi-même, et que je partage volontiers avec les prêtres qui sont envoyés comme Fidei donum dans le diocèse. Mon rôle au sein du conseil épiscopal c'est, entre autres, de les écouter et de les accompagner... Ces 5 leçons sont :

- D'abord de venir sans trop de bagages. Je veux dire par là, que les préjugés sur l'état désastreux de l'église sécularisée comme la société française, doivent vite céder la place à la découverte du vrai visage d'une église du dialogue et de la rencontre qui est en France aujourd'hui.
- Ensuite oublier le semblant de pouvoir que donnent notamment les rites religieux, pour rencontrer l'homme tel qu'il est. Pas seulement dans la liturgie, mais aussi dans la solidarité !
- Partager le ministère. Eventuellement exiger d'être missionné dans les communautés où il y a un véritable projet pastoral. Sur le terrain, être proche des gens, collaborer avec tous, négocier puis occuper sa juste place.
- Prier et se laisser configurer au Christ. Eventuellement rejoindre une association de prêtres ou un groupe d'amis, pour faire révision de vie ou partager des moments de détente.
- Garder confiance, et toujours croire que le Seigneur veille sur ceux qu'on a laissés là-bas !

Père Benoît Hagenimana